

MARS II – Une catastrophe (de main d’homme)

Bart Capelle

MARS II est un récit poétique sur l’impact des catastrophes. Cataclysmes écologiques, crises économiques et attentats terroristes semblent être suspendus en permanence au-dessus de nos têtes. La société occidentale contemporaine est parfois décrite comme une « société du risque » : totalement obnubilée par le danger, elle s’organise en grande partie de manière à éviter les risques. A-t-on besoin de tels récits en tant qu’humanité, à l’instar des enfants qui aiment écouter des contes qui les épouvantent ? Notre focalisation sur une menace précise nous stimule aussi d’une certaine façon : la peur d’une catastrophe potentielle nous incite à mettre tous les moyens à notre disposition en œuvre pour l’écartier. En ce sens, chaque scénario apocalyptique, si vraisemblable ou invraisemblable soit-il, constitue une sorte de *memento mori* séculier – un rappel de notre condition de mortels.

Voir Naples

La fascination de Karl Van Welden pour les volcans l’a mené au Vésuve et à l’Etna en Italie, au mont Aso au Japon et au Kawah Ijen en Indonésie. Il n’est pas le seul à être attiré par des volcans actifs ou endormis : ce sont souvent des destinations touristiques très fréquentées. Les éléments naturels imposants et leur force destructrice exercent toujours le même attrait sur l’homme du XXI^e siècle.

En préambule de *MARS II*, nous avons visité Pompéi et Herculaneum, deux villes détruites par une éruption du Vésuve, asphyxiées par une pluie de cendres et ensevelies sous des coulées de lave. Grâce à l’archéologue Fiorelli (XIX^e siècle), les derniers moments des habitants ont pu être conservés sous forme de moulages fantomatiques de corps, figés alors qu’ils accomplissent leurs derniers gestes. Des corps au repos et des corps qui résistent. Ils rappellent les personnages en marbre sur les monuments funéraires médiévaux. Dormeurs paisibles ou corps tourmentés qui reflètent l’éros et le thanatos de notre rapport à la finitude.

Les éruptions volcaniques effacent des villes entières de la carte, mais la lave fertilise en même temps les sols. À Naples, on construit toujours des habitations et on cultive des légumes sur les flancs du Vésuve, malgré le danger. Peut-être le Napolitain entretient-il un autre rapport à la vie que le reste des Occidentaux ? Le risque – si latent soit-il – fait partie de son existence, l’idée de la mort a intégré sa vie quotidienne.

Il va tout autrement de notre « société du risque » : programmes de prévention, polices d’assurance, règles de santé et de sécurité sont censés exclure ou tout du moins différer les catastrophes. Face à la mort, nous paraissions anxieux et mal préparés.

Qui plus est, au cours des deux derniers siècles, l’être humain a développé le monde au point d’également provoquer lui-même des désastres : changements climatiques, guerres mondiales, menaces terroristes et crises économiques sont les conséquences d’actions humaines. Dans un monde toujours plus complexe, la chaîne de causes et d’effets est toutefois nettement plus difficile à saisir dans son ensemble.

La musique sans nous

Avec le pianiste Frederik Croene et le concepteur sonore Vincent Malstaf, Karl Van Welden a effectué une exploration musicale. En tant qu’artefact, le piano est porteur d’une grande part d’histoire de l’art. Au XIX^e siècle, l’instrument occupe une place importante dans l’œuvre de compositeurs romantiques comme Chopin, Liszt et Thalberg. À cette époque, le piano est un élément du mobilier de tout salon bourgeois qui se respecte. Les jeunes femmes en particulier consacrent le plus clair de leur temps à s’exercer au piano, avec la discipline requise.

À cette même époque, l’industrialisation et la mécanisation de la vie quotidienne s’emparent de chaque aspect de notre culture. Du piano aussi. Le pianola ou piano mécanique voit le jour parmi toute une série d’autres automates, allant du métier à tisser mécanique à la machine à jouer aux échecs. Par le biais d’un dispositif mécanique, le piano peut dès lors jouer sans pianiste. Celui-ci disparaît du séjour, et plus tard le piano lui-même disparaîtra du séjour pour être remplacé respectivement par un gramophone, une radio et un lecteur MP3.

À travers ces premières tentatives d'automatisation, l'être humain parvient d'emblée à se rendre superflu. Ou du moins, à poser de nouveaux points d'interrogation autour de son existence. Quelle est la place du pianiste virtuose vis-à-vis de l'automate qui approche la perfection sans toutes ces années d'études et d'exercices ? Si la machine peut produire tous les bruits imaginables, qu'en est-il de la force créatrice humaine ? La machine, pensée, conçue et réalisée par l'être humain, menace d'éliminer son auteur, mais ouvre aussi des possibilités, des modes de penser différents.

Devenir gris

Le 28 septembre 2015, la NASA annonce une nouvelle importante. La sonde spatiale MRO (la prochaine génération de machines) a découvert de l'eau liquide sur la planète Mars. La question de la vie sur la planète rouge occupe nos esprits depuis plus d'un siècle. La vie, telle que nous la connaissons, n'est possible qu'en présence d'eau liquide. Mais ces traces minimales d'eau ne font pas le poids face aux tempêtes de sable et de poussière qui balayent la planète. Le désert, les friches, les terres infertiles. L'invasion de la poussière rend la vie impossible.

En 1952, à Londres, le smog – apparu dès le XIXe siècle et composé de particules de suie mêlées au brouillard de la Tamise – culmine en véritable catastrophe, le *Big Smoke* : une épaisse purée de pois recouvre la ville pendant plusieurs jours, entraînant le décès de 4 000 personnes et provoquant des problèmes respiratoires chez plus de 100 000 autres. Le paysage urbain disparaît pour céder la place à un panorama gris foncé. Les anciennes photos font penser à une pluie de cendres.

Si la poussière et la cendre nous renvoient dès les temps bibliques à notre condition de mortels, elles représentent également une menace pour l'être humain contemporain, même sous leur forme la plus banale. Alors que l'espace urbain se remplit de smog et de particules fines, l'incitation d'en préserver l'espace domestique s'accroît. Nous éliminons la poussière de nos habitations dans une quête d'hygiène quasi morale. Une maison sans poussière témoigne de zèle et de bonne santé. Une chambre poussiéreuse est synonyme de vision de film d'horreur, un décor dans lequel les couleurs s'estompent et l'obscurité s'installe.

Nous aimons avoir peur. L'idée d'un monde sans nous est à la fois terrifiante et stimulante. Un monde comme une peinture monochrome de Malevitch. Rempli et vide, dépouillé de personnages humains, mais peint de main d'homme.

Publication: Décembre 2015